

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Courrier

Suzanne Martel and Sylvie Vincent

Volume 8, Number 2, Fall 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12909ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martel, S. & Vincent, S. (1985). Courrier. *Lurelu*, 8(2), 31–33.

transmettre un message à l'enfant par ton image?

— Je prête une grande attention à mon travail et je me sens concerné, mais je ne me pose pas de questions en termes de message à passer à l'enfant. Je ne m'en fais pas le centre théorique. D'ailleurs la critique picturale n'existe pas en ce qui concerne l'illustration. Elle dit n'importe quoi: «c'est mièvre», «c'est un peu pâlot», «ce n'est peut-être pas vraiment approprié». Ou alors: «délicieuses illustrations», «vivantes»... Il n'y a pas de place pour les déclarations fracassantes.

Daniel Sylvestre aime que son illustration soit en accord avec lui-même. Soucieux de l'impact que peut avoir l'image sur l'enfant, il met un grand soin à figoler ses illustrations. Peut-être comme son grand-père pour les décorations de gâteaux.

Des projets dans le domaine, il n'en veut pas à la tonne. Il prend son temps pour y mettre tout son talent. Il avoue cependant qu'il adorerait exécuter une affiche pour enfants. Pour l'instant, un ami lui a soumis un texte qui l'enchantait. Serait-ce sa prochaine production? À moins que Zunik ne prenne les devants, car ce personnage, Daniel l'annonce à *Lurelu*, reviendra dans une nouvelle aventure.

Bibliographie

Matériel pédagogique

Ces trois dernières années, Daniel Sylvestre a mis la majeure partie de son temps à la création d'une vingtaine de diaporamas, dont un volet porte sur l'apprentissage de la langue seconde et l'autre sur l'histoire du Québec. Ministère de l'Éducation, Direction générale des moyens d'enseignement.

Livret de lecture

• *Léonce et l'autocar*. Texte de Malou. Éditions Graficor, collection Sauterelle, 1983, 16 p.

Albums

• *Un jour d'été à Fleurdepeau*. Texte de Bertrand Gauthier. Éditions La courte échelle, 1981.

• *Zunik*. Texte de Bertrand Gauthier. Éditions La courte échelle, 1984. (Prix Québec-Wallonie-Bruxelles, 1984).

• *Voyaginaires*. Texte et illustrations de Daniel Sylvestre. Éditions Ovale, collection Imagimots, 1984.

Romans

• *Tobi et le gardien du lac*. Texte de Carole Champagne. Éditions Héritage, collection Pour lire avec toi, 1984, 127 p.

• *Concerto pour violon et cigales*. Texte de Francine Mathieu. Éditions Héritage, collection Pour lire avec toi, 1984.



A vrai dire, *Lurelu* ne reçoit pas beaucoup de courrier. Quelques mots de félicitations et d'encouragement surtout, de temps à autre. Et des factures aussi bien sûr! Mais si vous vous donnez la peine de nous écrire, de nous faire part de vos suggestions, de vos commentaires concernant les dossiers, les articles ou les critiques de livres (en réponse à une critique trop cruelle ou trop élogieuse), c'est avec plaisir que nous publierons votre lettre et que nous y répondrons.

En attendant la vôtre, voici la lettre de Suzanne Martel en réaction au dossier de Sylvie Vincent (notre dernier numéro) concernant les Amérindiens et la réponse de Sylvie Vincent.

Je viens de lire le numéro printemps/été 1985 dont le dossier portait sur l'image des Amérindiens dans huit romans pour la jeunesse.

De nouveau, je suis surprise du manque de respect des critiques actuels du Québec pour les auteurs d'ici. Ne croyez pas que j'écrive avec amertume. Ce qui me choque, c'est le ton descendant de ce travail fouillé qui cherche à prouver, à travers des citations, le parti pris des écrivains pour la jeunesse lorsqu'ils osent s'attaquer à un sujet sacré: les Amérindiens.

Cette attitude supérieure (en l'occurrence pour la cause des Indiens, souvent sur d'autres sujets) est typique de la critique québécoise. Lisez les critiques du *Time*, de la *Gazette* et de bien d'autres revues anglaises, et vous ne retrouverez jamais ce mépris total des écrivains, ces jugements sans nuances, ce dénigrement systématique.

Il est dommage qu'une revue aussi connue que la vôtre ne cherche pas un ton plus positif. On peut très bien ne pas aimer un livre, ne pas être de l'opinion d'un auteur, sans le déclarer avec autant de fatuité. (Réginald Martel de *La Presse* est un as de cet art facile: la critique par le ridicule subtil.)

Madame Vincent, (et d'autres qui écrivent au sujet des romans historiques) semble penser qu'un écrivain s'assoit à sa table et invente des récits basés sur de vagues notions du XVII^e siècle, des Indiens, de l'atmosphère de cette époque.

C'est à nos sources qu'elle devrait s'en prendre. Aux écrits des Jésuites, de Marie de l'Incarnation, de Champlain, de Cartier, de Frontenac, d'Iberville, etc.

Ces gens décrivaient les Amérindiens comme ils les voyaient. Souvent avec paternalisme comme les Jésuites, mais souvent aussi d'après les rapports de témoins oculaires ayant longuement côtoyé les Iroquois et autres races, et les ayant même aimés.

De tous les extraits cités dans son article, Madame Vincent tire cette conclusion invraisemblable: «L'image des Amérindiens qui subsiste après lecture est trop cohérente pour ne pas être suspecte.»

Faudrait-il réécrire l'histoire pour lui plaire, à elle et à tous les «bleeding hearts» qui hurlent dès qu'on dit que les Iroquois étaient cruels envers leurs ennemis? L'histoire ne l'a-t-il pas prouvé?

Les qualités propres aux Amérindiens, inculquées dès leur enfance: courage, adresse, stoïcisme, adresse physique, sont encore aujourd'hui appréciées dans les tribus. J'ai interviewé assez de Mohawks, de Sioux, de Hopis contemporains pour le savoir.

Les rôles de l'homme guerrier et chasseur et de la femme au foyer ne sont pas des créations de notre cru. Même les légendes indiennes, ô scandale, les décrivent.

Il est assez difficile, étant donné le peu de renseignements probants, de réaliser le souhait ultime de Madame Vincent: «pénétrer dans le monde amérindien en laissant à la porte la culture occidentale». Je crains que les Amérindiens eux-mêmes ne puissent le faire faute de journaux ou de correspondances de leurs ancêtres du XVII^e siècle.

S'ils l'entreprennent, et c'est à souhaiter, eux-mêmes devront se fier à la tradition orale, et alors ils nous donneront peut-être une image juste du méchant Blanc colonisateur et cruel. Alors personne ne parlera de racisme. Au contraire.

Allons *Lurelu*! Essayez d'échapper à la mode et donnez-nous des opinions objectives qui ne soient pas seulement «jugementales» comme disent nos sociologues. Soyez innovateurs! Osez faire quelques éloges, tempérez vos opinions, trouvez parfois quelque chose de bon, ailleurs que dans «M'as-tu-vu, m'as-tu lu?» et «Entrevues». Sinon, nous trouverons votre cohésion suspecte et nous penserons que vous brimez une minorité, celle des écrivains pour la jeunesse.

Au revoir

Suzanne Martel

Oui, il faut réécrire l'histoire

(Note en réponse à la lettre de Madame Suzanne Martel)

Faudrait-il réécrire l'histoire, demande Madame Martel. Oui, bien sûr. 100 fois, 1000 fois. C'est d'ailleurs ce que l'on fait sans arrêt. L'histoire que l'on écrit aujourd'hui n'a pas grand chose à voir avec celle que l'on écrivait il y a une cinquantaine d'années. Parce que l'histoire est une question de choix. Elle prend appui sur des «faits», peut-être, et sur des sources, mais ce sont des faits et des sources qu'elle a sélectionnés elle-même. Il est bien évident que l'on ne rapporte jamais tout ce qui s'est passé ni même tout ce que les archives nous permettraient de dire. L'historien effectue donc un tri. Pour cela il s'aide de sa grille d'interprétation qui, bien souvent, a tout à voir avec une grille idéologique. Alors se bâtit l'image, celle de soi, celle de l'autre.

Quelques balises pour l'histoire

Pour pallier les dangers d'un discours qui pourrait en fin de compte n'être qu'idéologique, les spécialistes de l'histoire utilisent certaines techniques. Reprenons sous cet angle les points abordés par la lettre de Madame Martel.

— La justification des choix d'événements et de phénomènes

Tout d'abord le choix des faits. Chez les Amérindiens, affirme Madame Martel, les hommes faisaient la guerre et la chasse et les femmes prenaient soin des enfants. *Personne ne peut nier cela.* Ce que l'on peut se demander cependant, c'est si, du coup, on est justifié de ne montrer les hommes que dans leurs activités de guerre ou de chasse et les femmes dans leurs activités de mères. Mille et une autres fonctions pouvaient les occuper tout autant et même davantage: commerce, négociation, voyage, défrichage, fabrication d'outils, construction de maison, chasse, pêche, horticulture, réflexion politique et philosophique, organisation de jeux et que sais-je encore. Que l'on ne montre une société où tous les hommes font la guerre 24 heures par jour pendant toute leur vie et ne s'arrêtent de la faire que pour tor-

turer leurs ennemis ou tendre des traquenards à leurs alliés... Que l'on me montre une société où les femmes s'occupent exclusivement d'élever leurs enfants... La question est alors: pourquoi ne montrer que ces deux aspects? N'a-t-on pas aujourd'hui suffisamment de connaissances sur les sociétés amérindiennes, n'a-t-on pas suffisamment réfléchi à la façon de se représenter la vie quotidienne pour être en mesure de pondérer nos affirmations? Il me semble qu'il n'y a plus lieu de se cantonner dans des dichotomies simples ni de ramener à une caractéristique stéréotypée une réalité autrement plus complexe. Ou bien il faudrait dire pourquoi on le fait.

— La critique des sources

Mais tout cela vient des sources, me dit Madame Martel, c'est à elles qu'il faut s'en prendre... Je ne vois vraiment pas, quant à moi, ce que l'on pourrait reprocher à ces auteurs du 17^e siècle qui nous ont livré leurs observations et leurs réflexions. Ils l'ont fait selon le style et les catégories conceptuelles de leur époque, c'est sûr, mais tout historien sait que l'on ne peut utiliser une source sans avoir mesuré son rôle dans la société et donc la fonction qu'il attribuait probablement à ses écrits. De plus il faut connaître le contexte culturel de l'époque, en comprendre les catégories conceptuelles, les images et les symboles. Bref, on ne peut utiliser des textes du 17^e siècle sans en avoir fait la critique. Ainsi, répéter après les auteurs de cette époque que les Iroquois étaient cruels me semble un peu court. Comprendons nous bien, il ne s'agit pas de nier ou de passer sous silence le fait que les Iroquoiens (Iroquois et Hurons notamment) aient mis à mort des Français. Il s'agit plutôt de comprendre pourquoi les Iroquois se sont engagés dans des guerres avec les Français et ce qu'a représenté pour les observateurs leur façon de faire ces guerres. La consultation de multiples archives et d'analyses portant sur les modes d'appréhension du réel à cette époque devrait permettre de prendre du recul par rapport aux sources, un recul sans lequel nul historien ne peut effectuer son travail. Je ne dis pas que la tâche soit facile. Elle est au contraire très exigeante mais l'éviter c'est choisir de limiter notre compréhension du passé et de figer les sociétés d'autrefois dans des poses artistiques.

— L'adoption d'un certain relativisme culturel

De plus, traitant d'une autre culture, l'auteur de romans portant sur les sociétés amérindiennes se complique la tâche. Il a à s'imprégner des concepts, des valeurs, des symboles de cette culture et donc à relativiser les siens propres. Car la cruauté, la saleté, la grandeur, le stoïcisme etc. ne sont pas des absolus. Ils ne peuvent être absolus que si on les regarde à travers le prisme d'une seule culture ou sous-culture. Dès qu'on les voit à l'oeuvre dans des cultures différentes, on s'aperçoit que ces concepts n'ont plus le même poids, on s'aperçoit aussi que les gestes qui, ici, les traduisent, ailleurs ont un sens différent. Par exemple ce que nous classons ici comme «sale» ne l'est pas forcément ailleurs dans le monde (ainsi presser son nez à l'aide de ses doigts pour en faire jaillir les mucosités et, d'une forte expiration, les envoyer par terre). Ce que nous considérons comme «propre» ici paraît parfaitement sale dans certaines régions du monde (ainsi déposer les mêmes sécrétions nasales dans un petit morceau de tissu et les conserver dans sa poche). Autrement dit il faut être sensible au fait que beaucoup d'aspects de la vie quotidienne qui nous paraissent naturels sont en réalité culturels et donc peuvent varier d'une culture à l'autre et d'une époque à l'autre. En écrivant sur les Amérindiens du 17^e siècle tout romancier doit effectuer un transfert temporel mais aussi un transfert culturel. Quand il essaie de décrire les cultures amérindiennes ils doit donc être prêt à ne pas interpréter les faits et gestes de ses personnages en fonction de sa culture propre.

— L'histoire reflet de son époque et sa société d'origine

Pondérer les informations recueillies, effectuer une critique des sources et multiplier celles-ci, replacer les faits et gestes dans leurs cultures respectives afin de les relativiser, ce sont donc des techniques et des balises que l'historien peut utiliser pour contrôler son interprétation et c'est pourquoi il faut la réécrire sans cesse. Tout le monde sait qu'une histoire en dit autant sur son auteur que sur la période ou la société étudiée. Lorsque l'idéologie était à l'apologie du catholicisme, l'historien choisissait ses héros parmi les saints et les mystiques, lorsque l'idéologie

passa au nationalisme, on accentua le rôle des bâtisseurs d'autonomie. Une histoire écrite par des Amérindiens ne ressemblera probablement pas à celles que nous connaissons. Madame Martel semble penser qu'elle projetera une image négative du monde occidental (le méchant blanc colonisateur et cruel). Il est vrai qu'une image de ce type existe dans la tradition orale amérindienne, mais elle n'est pas la seule. Les historiens amérindiens, eux aussi, auront à choisir selon l'idéologie du moment. S'ils sont en période de revendication politique et de construction nationale, ils choisiront probablement l'image d'un Blanc voleur de territoire, menteur, qui n'a pas respecté sa parole. Il n'y aura rien d'étonnant là-dedans. Mais il y a tout à parier qu'un jour ou l'autre certains d'entre eux (qui se feront peut-être appeler «White lovers» par leurs concitoyens) feront surgir de cette même tradition orale une image différente, plus nuancée, moins péjorative et surtout plus explicative. Ce qui est frappant ce n'est pas que Madame Martel choisisse l'image de l'Iroquois guerrier et de l'Algonquin affamé. Chacun est libre de ses choix. Non, ce qui est frappant c'est que la majorité des auteurs s'en tiennent à la même image et négligent tous les autres possibles. Il s'agit donc d'une représentation construite par l'ensemble de notre société. Si nous la privilégions collectivement au détriment des autres, c'est qu'elle a du sens pour nous, qu'elle nous est utile d'une façon ou d'une autre. C'est la cohérence de cette image que j'ai dite suspecte et non, bien sûr, les auteurs eux-mêmes. Et elle est suspecte dans le sens où elle nous renvoie toujours à nous mêmes et ne donne à l'autre qu'un rôle de faire-valoir.

— La responsabilité de l'historien

À partir de là on peut quitter le domaine de la patience. Faudra-t-il réécrire l'histoire pour plaire à tous ces «bleeding hearts» qui hurlent dès que l'on dit que les Iroquois étaient cruels envers leurs ennemis? demande Madame Martel. À cela je dis oui. Oui cette histoire tronquée nous entraîne dans la spirale des luttes interraciales, de la discrimination, de la peur des Iroquois, de la hantise du «massacre de Lachine» chaque fois qu'on passe devant une réserve. Oui si cette histoire tronquée nous entraîne dans la spirale du mépris envers des populations dites

primitives et considérées comme inaptes au progrès. Car non, l'histoire n'a pas prouvé la cruauté des Iroquois. Elle l'a affirmée. Elle l'a répétée à satiété. Elle n'a rien fait de mieux. Elle n'a surtout rien expliqué.

Or tout événement, tout phénomène a et mérite une explication. Et la responsabilité des historiens consiste à la chercher. Celle de la mise à mort de Français par des Iroquois réside ailleurs que dans une cruauté innée chez un peuple qui serait sauvage. Dire que les hommes et les femmes qui nous ont précédé dans le temps n'ont agi que par instinct, sans réfléchir, n'est-ce pas prendre à la légère ou éluder sa responsabilité d'historien et ce, alors que l'on a aujourd'hui les moyens de mieux comprendre les faits et gestes ainsi que les intentions des sociétés amérindiennes?

Une chose que je n'ai pas dite dans mon article, c'est que les «auteurs d'ici» font figure d'avant-gardistes quand on les compare aux auteurs d'ailleurs. Mais est-ce suffisant? Ne doit-on pas être exigeant pour soi-même? Est-ce mépriser les écrivains ou n'est-ce pas plutôt leur faire confiance que de penser qu'ils pourraient mettre à profit les analyses que d'autres font de leurs livres? Encore une fois, je ne prétends pas que Madame Martel ait la partie facile, loin de là, mais je ne pense pas non plus que le rôle d'une revue comme *Lurelu* soit de dorlotter sa minorité d'écrivains en lui laissant croire que tout va pour le mieux dans le monde captif des jeunes lecteurs. On peut bien faire de la fiction sur le dos d'hypothétiques extraterrestres, et encore en ce domaine, rien n'est sans signification; mais il me semble que l'on a un minimum de responsabilité quand on écrit pour les jeunes sur des nations qui n'ont rien d'hypothétiques.

Sylvie Vincent



Lauréats des prix de littérature de jeunesse du Conseil des Arts du Canada

Quatre prix d'une valeur de 5 000 \$ chacun sont attribués pour le texte et les illustrations de livres de jeunesse de langue française et de langue anglaise publiés l'année précédente. Les lauréats reçoivent également une médaille du Conseil des Arts en souvenir de la distinction reçue.

Les lauréats sont:

Daniel Sernine pour le texte de *Le cercle violet* (Collection Conquêtes, Éditions Pierre Tisseyre, Montréal).

Jan Hudson pour le texte de *Sweetgrass* (Tree Frog Press, Edmonton).

Marie-Louise Gay pour les illustrations de *Drôle d'école* (Collection bébé-livre, Ovale, Sillery, Québec).

Marie-Louise Gay pour les illustrations de *Lizzy's Lion*, texte de Dennis Lee (Stoddart, Toronto).

Les lauréats ont été choisis par deux jurys indépendants nommés par le Conseil des Arts du Canada. Les membres du jury de langue française étaient Michelle Provost (présidente), Hélène Charbonneau, Joanne Pépin, Jean-Marie Poupart et Bernadette Renaud.

La remise des prix a eu lieu le 19 août dernier à Montréal, dans le cadre d'un congrès sur la littérature de jeunesse, «Fantasy» et «Fantastique» dans la littérature d'enfance et de jeunesse: aspects littéraires». Ce colloque était organisé par le département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, en collaboration avec l'Association internationale de recherche en littérature d'enfance et de jeunesse.